

Le désir, quel avenir ?

Il explose, traverse, détruit et reconstruit,

me construit, reste avec moi, il est moi.

Le désir éteint.

Le travail, l'effort, le froid, la fatigue, le temps.

Il est loin. Arrive à pleine vitesse sur moi.

Le désir. Des si, jamais, toujours au présent désir.
Au présent imaginaire. Le désir est partout.
Il explose les murs, traverse l'espace, détruit ce qui est construit,
construit ce qui est détruit, ouvre des espaces inconnus.

Schubert et la Russie, par le lien de Sviatoslav Richter, évoquent en moi indéfiniment une époque. Une époque où les choses visiblement en place allaient bientôt disparaître, où un chemin allait s'interrompre, recommencer par ailleurs, plus tard, différemment comme parfois la ligne qui traverse la main.

2001. Le monde me semble fragile et calme. Je me souviens d'une dernière pomme attachée à l'arbre que je regardais par la fenêtre. J'écoutais à cette époque les sonates de Schubert. Une grande tristesse m'envahissait et je ne savais si c'était elle qui ombrageait l'avenir au point de croire qu'il n'existait pas ou si c'était l'avenir qui provoquait en moi une telle sensation de lourdeur, de puits sans fond.

Parfois je sors dans la rue et, à nouveau maintenant, je peux regarder autour de moi. La vie des gens que je croise pèse une tonne et je ne sais pourquoi. Leur tristesse, leurs blessures me sont plus intolérables que la mienne et je ne sais pourquoi. Je me dis : la leur est la mienne, je ne les connais pas, comment pourrais-je connaître leur souffrance ?

Cette dernière pomme qui allait passer l'hiver ainsi suspendue, était pour moi l'image qui résumait les sonates de Schubert et la Russie. Je ne sais pourquoi. Je la regardais. Peut-être était-ce la minceur de ce qui la rattachait à l'arbre qui évoquait en moi une fissure, peut-être était-ce la tenacité d'une chose qui ne sait pas qu'elle vit.

A quel âge ai-je commencé à regarder ma vie ? Je me dis. Peut-être est-ce la sensation de mourir qui m'a sortie de moi-même.

Sentir notre corps défaillir nous projette au-delà de nous, de notre vie.

Notre mort est grave jusqu'à ce que sa présence soit palpable. A ce moment-là, nous redevons anticipativement une matière, un animal, des éléments.

Et même si l'on ne meurt pas.
Nous restons là entre notre vie, la vie et le vide.
Jamais ensuite nous ne pouvons la réintégrer totalement.
Ou plutôt toujours entre des épisodes de plongeon, ce flottement
reprendra.
Et c'est exactement ce que je trouve chez Schubert.

En écoutant la quatrième sonate de Prokofiev, ce fut la même sensation, elle aurait pu se glisser en 2001 parmi les sonates de Schubert. Elle est comme cette pomme, seule bien qu'elle ne soit pas la dernière.

L'autre arrive
et je ne le vois pas
il s'apprête à frapper
je me retourne, reçois le coup
je ne sais pas où cela m'entraîne
le coup reçu me fait parcourir une distance
je perds la sécurité
ma peau réagit au moindre rappel
je cache mon visage
je protège mes mains
je sens la mort pas très loin
je pleure sans m'en rendre compte

l'autre frappe et puis s'en va
après quelques hésitations
je me relève petit-à-petit
ma gorge coincée impossible de sortir un son
un maigre au secours sort finalement
je me rends compte que je me suis pissé dessus
je me sens terriblement abandonnée
entre des mains qui ne me protègent pas
je lutte c'est encore moi qui lutte pour éloigner cette sensation
rien n'est encore venu me recueillir
et je lutte aussi contre ce sentiment.

Un jour crayon gris
Le suivant encre noire

Ma pensée est encombrée
Par un quotidien insécurisé
De ce qui m'entoure.
De la pensée des autres. M'encombre,
m'encombre, ombre de ce qui se passe au fond de moi.

Y ALLER,
DANS CE CHEMIN
NOM D'UN CHIEN.

Retrouver sa peau. Retrouver ses mains.
Retrouver sa position. Retrouver sa parole.
Retrouver sa pensée. Retrouver ses yeux,
ses oreilles, sa façon de toucher, retrouver
sa vie, retrouver son propre chemin.

Je ne signifie rien, je cartographie.
J'écris donc je suis en devenir.

Comment fuir
la vie
si je la porte ?

Et blablabla. Blablabla.

Tout ce chemin. Un monologue sans fin. Attendre le bout, la fin grandiose bien sûr, la vue panoramique. Elle n'existe pas ou pas telle que nous l'attendons. Et puis zut, je passe au je. Telle que je l'attends. Telle que je l'attendais.

Tisser des liens où l'autre est accroché à moi.
Dépendant. Et moi aussi d'une certaine manière. Je dis. C'est moi qui sûrement suscite cela.
Elle dit. C'est en tous cas la manière dont on vous aime quand on vous aime.

Je me vois lui dire, je suis souvent toujours en train de me voir dire faire, je me vois lui dire que je me voyais lui dire et lui me répondre et ma réponse. Ma tête va vite et je n'ai pas le temps de vivre déjà elle m'a dépassée, dépasse le point où les événements de ma vie sont en train de se dérouler. Assez anticipé.

Tout ce chemin à attendre sans bouger que dans une seule direction vers
je ne sais même pas très bien ce que j'y
attends, en attends.

Au lieu de rester à contempler doucement une pomme, la dernière présente sur l'arbre alors que les saisons passent. Sans craindre le temps. Etre là, je ne sais comment, je ne sais pourquoi, je ne sais combien de temps avec ma présence qui regarde la pomme.

Et là, tout lâcher, lâcher tout ce qui m'étouffe.

Lâcher les rêves totalitaires, lâcher l'éphémère des amours, lâcher les désirs impalpables, lâcher les impératifs de l'éternel et du stable.

Céline Deschietere-Lory,
août 2008 - janvier 2009